

LA CARRIÈRE ACADEMIQUE DU PROFESSEUR MARC DE SÉLYS-LONGCHAMPS

par A. M. DALCQ.

Dans toute carrière, la qualité des relations humaines compte pour beaucoup dans l'agrément de l'existence. A cet égard, qui-conque a eu le privilège de connaître le Baron Marc de Sélys-Longchamps, même sans faire partie du cercle de ses intimes, garde de ces relations une impression inaltérable.

Ce savant éminent et de haute extraction s'est constamment montré d'une modestie, d'une affabilité, d'une simplicité unanimement reconnues. En toutes circonstances, il était prêt non seulement à accueillir, mais à donner assistance si la situation le comportait. On sentait en lui une volonté de compréhension, une sympathie d'une qualité exceptionnelle. Toute son attitude dérivait de la règle de vie qu'il avait adoptée. Ce choix, cette option avaient-ils eu des raisons profondes, attentivement pesées ? N'étaient-ils pas plutôt instinctifs, fruits d'une nature réellement noble dont une excellente éducation avait épanoui les dons ? Il ne nous appartient pas d'en décider, mais de toute façon, il est peu d'hommes, surtout d'hommes de science, dont le commerce ait eu plus de charme que celui de Monsieur de Sélys.

C'est de 1911 que datent mes premiers contacts, combien timides, avec lui. C'était à la rue des Sols, dans cette sorte d'annexe du Palais Granvelle où était installée la candidature en sciences de l'Université. Le jeune provincial que j'étais avait reçu le choc des premières leçons d'Auguste Lameere, révélation d'un monde de faits, d'un ordre d'idées jusque-là insoupçonnés. J'entends encore sa voix un peu sèche exposer les principes de la doctrine évolutionniste qui m'impressionnait si fort, mais je ne vois plus très bien par quel trajet les quelques dizaines d'étudiants de la nouvelle promotion durent ensuite se rendre dans la salle de l'étage réservée aux travaux pratiques de Zoologie. Toutefois, j'évoque bien cette salle, et comment M. Lameere, montant en une chaire très classique, nous confia en quelques mots à son assistant, M. de Sélys. Je goûte encore l'impression de sécurité

que me donna ce nom connu dans notre Entre-Sambre-et-Meuse, et surtout cette voix paternelle un peu teintée des modulations de notre terroir. Je revois la scène où M. de Sélys, passant auprès de moi qui m'ingéniai fort maladroitement à nettoyer les fragiles et coûteuses lamelles, me montra comment placer le linge profondément dans l'intervalle du pouce et de l'index, un geste que je n'ai désormais jamais répété sans penser à celui qui me l'avait appris. Il était pour nous tous, débutants fort désorientés, un instructeur attentif et bienveillant et pourtant d'un réel ascendant. Quelque temps après, un incident bien anodin me valut, de la part de M. de Sélys, une considération peut-être trop confiante. M. Lameere nous avait signalé, probablement sans grand espoir d'être écouté, la parution d'un ouvrage de Cuénot, « La genèse des espèces animales ». Je suivis son conseil d'achat, sans me douter de ce que cette docilité serait exceptionnelle. Mon acquisition fut à l'origine de quelques conversations avec M. de Sélys sur les apports tout récents de la génétique. Cette science jeune était alors dans toute la ferveur d'un essor auquel Cuénot venait de contribuer si remarquablement — plus qu'il ne pouvait en avoir conscience ! — par sa découverte des phénomènes d'hybridation à conséquence létale, de ce qu'on devait appeler plus tard les facteurs létaux. Peut-être mon sort n'eût-il pas été le même si je n'avais eu en poche, providentiellement, les 12 francs nécessaires à l'achat de ce beau livre et surtout si M. de Sélys ne m'avait encouragé dans le premier effort personnel que représentait cette lecture. C'est par la suite que j'ai appris, par des coupes d'œufs de Petromyzon qui figuraient dans les démonstrations de Brachet, que M. de Sélys était aussi embryologiste et j'ai trouvé chez lui, au début de mes tentatives de recherches, de précieux encouragements.

De son côté, il gravissait peu à peu les échelons de la hiérarchie universitaire, non sans subir le retard dû à la première occupation du pays par l'Allemagne. La qualité de ses travaux, dont notre cher Collègue Paul Brien va vous parler avec toute la compétence requise, devait bientôt valoir à M. de Sélys de devenir, à la fin de 1925, Correspondant de la Classe des sciences et d'y être titulaire dès la fin de 1929. C'était alors Paul Pelseneer, zoologiste également, et de quelle réputation, qui assumait les fonctions de Secrétaire perpétuel de l'Académie « thérésienne », ainsi que nous aimons appeler cette vénérable Compagnie. Peu d'années après, M. Pelseneer atteignit la limite d'âge et c'est M. de Sélys qui fut, en 1936, appelé à lui succéder. Son urbanité,

son ouverture d'esprit, ses capacités d'assimilation, lui permirent de s'imposer aisément dans ce milieu où l'ambiance particulière à chacune des trois Classes exige, de la part du Secrétaire constamment associé à leurs travaux si divers, des facultés d'adaptation peu communes. M. de Sélys s'y montra administrateur d'élite. Bientôt, les événements de 1940 vinrent rendre son rôle particulièrement délicat. Grâce à l'autorité qu'il avait acquise et à sa diplomatie habile, il sut rendre possible la vie de l'Académie à travers les difficultés et les écueils d'une occupation combien longue et pénible. L'activité scientifique des trois classes se maintint à son niveau traditionnel et les publications se poursuivirent sans que leur présentation ait trop souffert des conditions économiques, alors si précaires. Lorsqu'enfin survint la libération, notre éminent Collègue connut une journée d'exceptionnelle compensation. Ce fut celle où toutes les Autorités nationales et nos Académies réunies eurent, le 15 novembre 1945, l'honneur de recevoir, dans une exultation sans égale, l'homme d'Etat qui était aux yeux de tous le plus méritant de nos libérateurs, M. Winston Churchill, que la Classe des Lettres avait élu associé le 5 du même mois. En cette occasion, pleinement solennelle, la Classe des Sciences dédia à l'illustre homme d'Etat une nouvelle espèce botanique, le *Sedum Churchillianum*, tandis que le nom de Miss Mary Churchill, qui accompagnait son père, était donné à une variété nouvelle de dahlia créée par l'horticulteur anversois Nagels. A la réponse en anglais qu'adressa à notre Secrétaire perpétuel le futur Sir Winston, celui-ci ajouta en français, ces mots pleins d'humour et dont beaucoup se souviendront : « Je vous remercie très sincèrement, Monsieur le Secrétaire perpétuel. C'est un titre enviable que celui de perpétuel. C'est dommage qu'autrefois je n'aie pas connu cette possibilité. On devrait multiplier les emplois de ce genre ».

Ce fut, pour tous ceux qui eurent alors le privilège de se trouver dans notre grande salle, une heure inoubliable. Ajoutons que la rédaction si vivante, et très émouvante, de ce mémorable compte rendu montre avec quel talent M. de Sélys savait manier la plume.

Notre regretté Collègue continua à assumer sa haute charge jusqu'en 1948, année où, ayant atteint 73 ans, il eut pour successeur M. Victor Tourneur. Le bilan de son excellente gestion fit, le 16 décembre 1948, l'objet d'éloges qui furent éloquemment exprimés par M. Asselberghs, qui assumait alors la Présidence de l'Académie, et par notre Collègue P. Brien, pour l'œuvre du

zoologiste. On loua tout particulièrement, sur le plan administratif, la haute conception que M. de Sélys avait eue de tous ses devoirs; sur le plan moral, on souligna son souci constant de respecter la plus scrupuleuse équité, d'échapper à toute influence partisane, de refuser toute concession à la camaraderie.

Devenu Secrétaire perpétuel honoraire, M. de Sélys ne se borna pas à participer aux séances de la Classe des Sciences. Il accorda à son distingué successeur un concours aussi discret qu'efficace, dont témoignent de nombreuses lettres dans lesquelles, durant ses absences de Bruxelles, il exposait à M. Tourneur les réflexions que lui inspirait l'évolution des activités académiques du moment. Seuls le poids des années et la diminution de ses facultés visuelles ont forcément réduit les manifestations d'attachement effectif que notre éminent Collègue a si longtemps et si généreusement données à l'Académie thérésienne. Les services éclatants qu'il lui a rendus méritent une reconnaissance que ses Confrères et ses amis ne lui ont jamais ménagée. La volonté de servir s'est manifestée de bien des manières dans la valeureuse famille dont M. de Sélys-Longchamps a été l'un des dignes représentants. Il ne s'est pas seulement dévoué pour ses élèves et, plus tard, pour ses Confrères de l'Académie, mais aussi pour la science zoologique elle-même, ainsi que pour la Société royale zoologique qui nous réunit aujourd'hui dans un hommage unanime.

Il appartient à mes chers Collègues et amis MM. Brien et Pasteels de vous dire maintenant ses mérites à ces points de vue. En leur cédant la parole, je m'incline devant le grand souvenir d'un homme conscientieux, juste et bon, auquel j'ai, depuis tant d'années, voué au fond de moi-même une fervente affection.